

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Ahuntsicoise

André Carpentier



Number 7, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2727ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carpentier, A. (1986). L'Ahuntsicoise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (7), 16–30.

André Carpentier

L'Ahuntsicoise

Je suis le Ténébreux, — le Veuf, — l'inconsolé,
 Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
 Ma seule *Étoile* est morte, — et mon luth constellé
 Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Les Chimères, Gérard de NERVAL

Quelle que soit la position dans laquelle on s'établit, on se retrouve toujours au centre de quelque chose ; chaque être s'agite à l'axe du monde, axe tracé par lui et qu'il fait passer par le sien propre, comme devant le microcosme de ses virtualités. Voilà qu'une certaine scène se produit et les entrailles de ce monde se mettent à s'agiter, jusqu'à n'en plus jamais paraître tout à fait distraites ; tout ce qui concerne l'être divise en lui la représentation des choses... à l'infini.

Voici des êtres ; voilà une scène.

•

À l'exact milieu géométrique de l'île, s'élève un jeu de cinq basses tours en quinconce formant quatre cours triangulaires en plan cruciforme ; le lieu s'appelle les Tours Rowena. L'orientation particulière de ces habitations, à vol d'oiseau, conjointe à leur composition, crée la formidable illusion d'un cinq de carreau ; la contexture des arêtes externes des constructions excentriques, contiguës aux clôtures garnies de plantes volubiles qui isolent le pâté de la rue, suggère une figure octogonale irrégulière. Si l'île, demain, se voyait coupée

du nord au sud par sa ligne médiane, la maison du milieu de cet îlot d'édifices se trouverait par le fait même coupée en deux triangles égaux ; même chose si on tranchait l'île d'est en ouest...

Plus les descriptions de Balzac s'étirent, disait l'autre jour le prof de « Roman français du dix-neuvième siècle », citant à peu près Malraux, et moins le lecteur voit ; c'était dans les heures précédant ce fameux événement qui intéresse notre curiosité...

Cet ensemble d'immeubles, dont les remparts de fenêtres et de balcons, malgré le bon angle, oppriment la lumière durant au moins la moitié du jour, est habité en majorité par des étudiants de l'Université toute proche et par quelques citoyens qui se connaissent peu, et mal ; et parmi ceux-là, celui dont on n'a jamais su ni le statut ni le nom véritable et qu'une génération précédente, sans doute des étudiants d'Études françaises — il y a longtemps que l'on ne lit plus Nerval à la Polytechnique et aux Hautes-Études —, a surnommé : « le Prince 'quétaïne' à la Tour abolie ». Certains, parmi les plus lettrés, ont prétendu que notre homme aurait été ainsi surnommé parce qu'il porterait en réalité le prénom d'Ivanhoë ; d'autres, qui ont sans doute lu sir Walter Scott, optent pour Wilfred ! Ne manquerait plus que l'Ahuntsicoise se prénomme Rowena, comme la célèbre Lady du noble chevalier Wilfred d'Ivanhoë ; comme les tours... tiens !



Un soir, n'importe lequel, au printemps, le Prince, de l'entresol de la tour dite du milieu, se hisse à la fenêtre, selon son habitude, et observe le monde extérieur, ainsi que d'autres regardent la télévision ; il n'ira pas avant le petit matin, selon son habitude, refermer sur le jour les meurtrissures qui lui servent de paupières. Dans les rues avoisinantes, des existences anonymes, inexplorées, louvoient d'un réverbère à l'autre pour éclairer leur passage sur la terre ; dans la cour nord, trois projecteurs étirent des ombres mouvantes et mul-

tiples, composites, à partir des pieds des marcheurs, des ombres mieux perceptibles depuis les étages. Cette rencontre des ténèbres du ciel et de la lumière artificielle, quand même, accentue quelques nuances dans la représentation du monde que le Prince québécois trace pour lui-même un peu plus exactement chaque jour ; ce puzzle, il le compose sous l'angle défectueux d'une fenêtre à hauteur du sol, à partir d'une vision rendue fragmentaire par des poubelles ou par quelque flâneur entêté, à partir d'un point de vue, donc, qui met plutôt mal le monde en perspective.

Son univers à lui, le Prince, c'est l'île de Montréal, dont il ne se souvient pas d'être jamais sorti ; ainsi, ce qui frappe, dans sa personne, c'est surtout cette facilité, suspecte et même incriminante aux yeux de certains, à renouveler sa fascination pour des choses qui sont toujours les mêmes. Il conserve, dans toutes les circonstances de la vie, un regard à la fois fixe et inquiet ; comme s'il percevait des parcelles de vide à l'intérieur des choses... et des êtres ! Cette tristesse profonde, elle lui serait venue, il y a longtemps, par l'horreur d'un accident qui lui aurait arraché sa mère — il avait deux ans à peine ! — ; et elle se serait confirmée en morosité, cette tristesse, plus tard, à sentir que le monde pouvait aisément se passer de lui sans même remarquer son absence. Je dis cela parce qu'il paraît logique de le croire ; mais je n'en sais vraiment rien !

Il lit, l'après-midi, le Prince à la Tour, des livres que lui prêtent les étudiants, même si cela ne lui paraît pas toujours d'un profit personnel ; ce qu'il préfère au-delà de tout, ce sont les journaux de peintres, de musiciens ou d'écrivains désuets. Il ne comprend pas tout, et même qu'il en saisit généralement que des parcelles, mais il aime assez que la beauté de la langue se répercute sur les murs bétonnés de l'appartement ; il faut dire que c'est dans les habitudes de cet Ivanhoë d'opérette de lire à voix haute ! Ce qu'il apprécie, aussi, ce sont les biographies, les épopées, les romans criminels, les contes de terreur... et les histoires d'amour ; de celles-là, il paraît toujours s'enrichir. Cela tient au fait que le Québécois a la tête encombrée d'un amour impossible ; impossible mais si

grand ! Grand, mais qui le laisse seul ; si seul sur la banque-route de ses désirs !

À quarante ans d'âge environ, le Prince cherche encore ce que cueillir quelque affection d'amour veut dire ; une chose pmraît neuve, cependant, c'est qu'il ne doute plus s'il aimera jamais personne. Il adore, il vénère absolument, quoique là, sa patience commence de s'amollir à ne pas savoir s'il sera un jour recevable aux yeux de celle qu'il révère en silence ; cette fleur azurine qui plaît tant au cœur désolé du Prince à la Tour, on l'appelle l'Ahuntsicoise.

Or, justement, un peu plus avant dans la nuit, surgissant d'un agglutinement d'insectes sinistrement gonflés de certitudes et de croyances et qui glissent dans le clair-obscur de la ville comme s'ils géraient l'Occident, assurés que la planète ne tourne que par leur intercession, une silhouette familière, si distraite, si affairée ! céculéenne ou perse ou turquine, selon l'avancement de la nuit, rose blondine suivie d'un long foulard lavande, léger, si léger ! soudain déchire les ténèbres et commence de traverser la cour nord de sa meilleure démarche ; puis, inquiète sans doute, l'Ahuntsicoise — c'est bien d'elle qu'il s'agit —, vierge au manteau, tourne machinalement la tête du côté de cette ombre mystérieuse cadrée en plan américain, comme tous les soirs, dans la plus basse fenêtre de la tour du milieu. Le Prince pose le front contre la vitre et s'absorbe dans une émotion trouble, chaviré par le regard de la belle, regard qu'il n'a jamais jusque-là rencontré de près, mais dont il connaît exactement la projection intérieure ; il s'émerveille et se rassemble tout autour d'elle. L'Ahuntsicoise ne sait rien de cet envoûtement qu'elle exerce sur le fou de la tour du milieu ; mais tout à la fois, on dirait qu'elle observe par intuition le nouement du drame.

La Tour abolie, pour se donner une meilldure perception du monde, et pour tout à la fois rendre plus discrète sa surveillance, plonge son appartement dans l'obscurité ; maintenant, et jusqu'à ce que la femme au foulard céleste ait éteint la dernière lumière qui blondit sa fenêtre du premier étage de la tour nord, il ne vit plus que pour tout épier d'elle, de sa

démarche jusqu'à ses jeux d'ombres dans les stores. Il s'affronte à tout ce qui touche à elle, qui la regarde, qui la fréquente ; chaque fois qu'il remarque, dans ses jumelles, quelqu'un qui approche ou quelque chose qui occupe de trop près la belle étrangère — le Prince conserve un sens assez profond, même si démodé, de la paroisse et du quartier —, il sent alors dans son cœur un crochet de glace s'enfoncer d'un cran ou deux ou trois !

Comme personne jamais ne l'écoute, ne l'entend même — on raconte qu'il n'a pas prononcé une seule parole de lui-même depuis dix ans, hormis pour donner du relief aux sons plats des maussades chefs-d'œuvre qu'il lit parfois, dans son salon vide —, son chagrin, quand la belle azurée paraît vivre trop hors de lui, il le transforme en pleurs et en sanglots qu'il adresse, paraît-il, aux murs de la maison, aux éléments rares et tristes du mobilier, aux portes et aux fenêtres ; pourquoi pas, puisqu'il ne rêve plus, alors, que d'évasion, d'abandon, de fuite.

Ces vastes heures apparemment vides, il les accompagne de musique, sa plus exacte consolation, et les ponctue de sourires anxieux et de grimaces douces ; même lui, tant ces contorsions du visage se ressemblent, ne sait plus reconnaître les unes des autres ! Bien sûr, ce sont là, comme partout ailleurs dans ce témoignage approximatif, dans cette presque fiction, des observations tout imaginaires, comme dirait le prof de « Théorie de la création littéraire », et qui s'inscrivent dans la poursuite des vanités de l'écriture ; mais le principe sur quoi elles sont tout entières établies intéresse... disons la nature probable des choses, qui n'est pas si différente, après tout, de la vérité !



Disons quelques semaines plus tard ; le chuchotement uniforme des voitures, sur l'autoroute enclavée comme une rivière au milieu des habitations, un peu plus à l'ouest, conjointe aux soirées si délicates de juillet, égalisent toutes cho-

ses, à la fois pour le pire et pour le meilleur. Un vent léger agite un projecteur mal fixé et fait remuer les ombres des bancs publics ; le sombre et le clair, ici, conspirent à entretenir la duplicité ordinaire des noctambules. Le Prince a ouvert la fenêtre ; il guette, à travers le treillis, l'arrivée de l'Ahuntsicoise. Il observe le monde sans jamais parvenir à en faire partie ; il a des regards chagrinés où se dessine, comme dans la transparence d'une eau profonde, une enfance rechingnée et solitaire. Toutes les apparences du jour et de l'heure, conjuguées à la géométrie des lieux, concourent à lui imposer un silence durable ; le Prince ne lit jamais le soir, il prend l'affût.

Cette fenêtre, qui permet de scruter un peu l'est et le nord, donc le parc aussi bien que le bar où l'Ahuntsicoise passe le plus mystérieux de son temps, l'hiver, souvent, surtout à cause de la contre-plongée qu'elle impose, laisse entrevoir le jour dans une lumière si blanche qu'elle l'éblouit ; même l'été, de jour, la luminance du ciel le force au clignement. Il ne s'installe en sentinelle que sous un soleil pâle ou oblique ; il ne veut plus voir les plus lumineuses heures de la journée. Chez lui, la nuit rit à la face du jour qu'il chasse ; et elle maudit celui qui l'efface. Le monde apparaît, à l'enchantement du Prince, comme sur un écran en cinémascope ; il l'épie, les paupières abattues, plus souvent qu'autrement par le truchement de ses longues-vues. Il serait apparemment si seul, si insipide et négligeable, si inconsistant ! que l'air le traverserait aussi facilement que l'épée transperce la fleur ; c'est du moins ce qui se raconte, sur les paliers, les soirs d'étude...

Cette créature sans avenir, sans prestige, au passé indéfini, effacée, une certaine tendresse, malgré tout, nous la fait voir avec pitié ; pourvu qu'on se donne le recul nécessaire. Le Prince québécois a pénétré nos habitudes, comme un coin de paysage qui s'agite au gré des déplacements naturels de l'atmosphère ; ici, le vent, c'est l'Ahuntsicoise, objet de quête et de frayeurs réunies.

Oh ! mais ne nous laissons pas abuser par l'image de ce Prince aboli, par sa vie plus simple que ses moyens ; c'est à lui, tout ça, ou presque ! On l'a su dès le lendemain du dra-

me ; on n'y croyait pas, personne ! Mais les tours, les cours, l'octogone, le cinq de carreau, c'est son héritage ; enfin, pas tout à fait, mais on dit que le testament qui favorise les Sœurs grises sera bientôt révoqué. Depuis une vingtaine d'années, le Prince québécois touche une rente viagère qui le nourrit à peine, et il occupe l'appartement du concierge en attendant de retrouver le penthouse du grand-père qui l'aurait apparemment déshérité, au dernier moment, comme on répudie le fou de la famille ; mais avec l'affaire de l'autre nuit, on se demande si les choses pourront encore changer à son avantage. Il veut tant retourner dans le penthouse ; du huitième, il pourrait mieux épicer l'Ahuntsicoise ! Chaque fois qu'elle tournerait vers le ciel sa face d'ange pervenche, pense-t-il, elle aurait dans le regard son image... à lui ; le sérieux avec lequel le Prince va jusqu'à se pénétrer de cette idée en déguise à peine le caractère proprement dérisoire !

Cette nuit-là, le ciel est parfait ; la lune offre le maximum de clarté. Le Prince peut suivre l'Ahuntsicoise, avec ses lunettes d'approche, depuis le moment où elle apparaît à la sortie du bar western où elle danse et sert aux tables, vêtue d'une petite culotte bleu ciel avec de la frange rose — il l'ignore, mais moi je vous le dis —, jusqu'au moment où elle éteint la veilleuse, chez elle, quelques minutes à peine après être entrée ; et il consigne tout dans un livre de comptabilité surmonté des armoiries des Tours Rowena. Il enregistre l'heure de son départ et l'heure de son arrivée, le temps qu'elle met à traverser la cour nord, puis à monter chez elle ; il prend note des visites qu'elle reçoit et des gens auxquels elle parle, des hommes qui se tournent sur son passage. Plus tard, croit-il, quand son échantillonnage recoupera trois saisons complètes, il établira des statistiques ; ainsi, il en saura, sur la vie quotidienne de la belle au foulard, autant sinon plus qu'elle-même...

La nuit du drame, après la fermeture du bar western ; presque à la même heure que la veille, donc, mais quand même un peu plus tard. Le Prince quétaine, scrupuleux dans sa tâche d'observateur, promène un regard scrutateur sur le paysage urbain ; de la fenêtre de l'entresol, la couche de brumaille, à quelques coudées du sol, dessine, comme au lavis de sépia, une voûte en berceau au-dessus du décor. Des étages, de chez moi, par exemple, on ne verrait pour ainsi dire rien de la cour, sinon quelques ombres floues ; pour percevoir ce qui est ici décrit, pratiquement, il faut se tenir à la hauteur du sol. De plus, les anciens projecteurs, jugés trop violents par les quelques pelés de l'association des locataires, ont été remplacés par des lampadaires dont les abat-jour concentrent absurdement l'éclairage ; la presque totalité des cours, après le coucher du soleil, s'enveloppe donc dans les ténèbres.

Le bar s'est vidé, il y a plus d'une heure ; mais le Prince n'a pas encore vu sortir l'Ahuntsicoise. Il a appuyé son front à ses mains moites, pour faire changement ; il exhale dans la vitre des salissures humides. Il s'effraie, chaque instant, au moindre changement de décor, au moindre déplacement d'ombre autour des réverbères ; aucune logique, pas même celle des statistiques, ne veut expliquer ce retard. Soudain, la belle indigo tant convoitée apparaît dans la porte du bar ; un homme semble la pousser au dehors. Tandis qu'ils rient très fort ensemble, en échangeant des plaisanteries, ils font quelques pas désordonnés dans la rue, apparemment en direction des tours ; sur le coup, ce surgissement fait vaciller l'entresol, dans la tête du Prince aboli, qui a besoin du chambranle de la fenêtre pour se tenir auprès d'elle... par les longes-vues. Le voilà plein d'une suspicion nouvelle et irréparable, le Prince, qui lui fait entendre que le si cher amour s'est donné à plus indigne que lui ; il touche sur le champ un tel paroxysme de désespoir qu'il laisse tomber par en avant sa tête creuse. Il s'affaise, en larmes, comme une marionnette dont le manipulateur aurait abandonné précipitamment la carcasse, et fait

éclater la vitre en mille morceaux tranchants qui lui tombent sur la tête ; il se met aussitôt à perdre, par le sommet du crâne, un sang presque noir, voyageur pressé qui lance des serpents salés sur son visage et sur sa nuque.

Une minute plus tard, quand il a fini d'éponger tout ce sang, le Prince aboli, il voit que la belle au foulard ailé, épave nuitamment abandonnée, hésite à traverser seule la cour nord ; l'homme saoul qui l'accompagnait tantôt, ingéré par les profondeurs intimes de l'ombre, a disparu aux yeux du monde ! Pour le Prince, l'affaire commence ; avec ses lunettes d'approche, il entreprend de scruter les moindres recoins éclairés de la cour et de la rue, et jusqu'au bar, et au parc, à l'est. Sa connaissance de l'ombre et de la lumière lui fait tout comprendre du mystère de la nuit ; il sépare aisément le permis de l'interdit, le frémissement du milieu ambiant de l'immobilité remuante, le camouflé de son camouflage... Je dis cela guidé seulement par l'intuition ; on ne peut être certain de rien.

Le Prince examine vite quelque croisée de sentiers et fouille certaines broussailles ; au bout de cette ultime observation, comme soudainement résolu à poser un geste considérable, il noue deux mouchoirs qu'il transforme en un bandeau pour ceindre son front et recevoir le sang qui lui coule encore de la voûte du crâne, et maintenant jusque sur les épaules et sur le torse. Il est déterminé à sortir ; il sort enfin. Il continue de sortir, sans plus y renoncer ; derrière lui, la porte fend le vent et redivise aussitôt le monde en deux parties incessamment égales, mais toujours mouvantes. Il demeure un court moment sur le pas de la porte, le regard planté dans l'escalier de fer en tourbillon qui paraît rejoindre un ciel trop bas ; il a choisi la sortie de secours. Dans la cour, il suit un itinéraire que personne ne comprendrait que lui, qui connaît par cœur le paysage de nuit ; il zigzague en évitant aussi bien les obstacles que les recoins trop éclairés. Il avance comme une bête, le Prince, au point qu'il exhale, sans qu'on en reconnaisse ni la nature précise ni tout à fait les ressources, une monstruosité dont on subit les effets même à distance ;

beaucoup de jambe, peu de corps, une démarche compliquée, un dolicho-crâne avec des bosses pariétales rendues apparentes par une coupe de cheveux qui rappelle le goulag. Un regard étouffé par des lunettes à verres spiro-cylindriques, des bras décharnés qui laissent traîner la main sur le genou, l'autre main tient solidement, très solidement ! les longues-vues contre lesquelles, à chaque avancée de la jambe, la rotule vient cogner en ponctuant sa marche d'un son fêlé.

Le Prince se faufile dans ce no man's land où s'aboutent les cours nord et est ; plus que tout à l'heure, on dirait un animal mutilé, mortifié, qui ne sait où porter ses pas, une créature déchue de son état de splendeur et qu'il serait vain de vouloir sauver, même au nom de la plus secrète fraternité, même par pitié ! Était-il déjà trop tard, à ce moment ; aurais-je encore pu faire quelque chose pour lui ? Pour cela, il aurait fallu savoir qu'il approchait ; il aurait fallu évoluer dans le réel comme dans certaines fictions où le narrateur sait tout. Il aurait fallu être à la fois dans la conscience du personnage et en dehors, dirait le prof d'« Introduction à la narratologie », être doué d'ubiquité et de prescience ; je ne l'étais pas.

Ce que je décris ici, et qui a quand même assez d'allure, tient davantage de l'intuition que de la connaissance directe des faits ; de toute façon, c'est pour moi que je raconte, pour moi uniquement, pas pour lui... ni vraiment pour elle. Et puis j'en ai déjà trop dit, à propos de ce Prince quétaine, et qui me concernait en réalité ; il est temps que je sorte de l'ombre pour assumer enfin cette simulation qui dit la vérité ! D'autant que, d'une certaine manière, je ne peux plus rien pour le Prince quétaine, ni pour la belle au foulard saphir ; que leur importerait, d'ailleurs, aujourd'hui, qu'on leur rende, à lui justice et à elle des comptes !



L'Ahuntsicoise ne dérive pas de sa trajectoire nocturne habituelle ; elle suit très lentement, plutôt flâneuse, la piste

des réverbères, qui éclairent intensément leur environnement immédiat, comme par cloches, mais qui laissent les alentours dans une pénombre inquiétante. Au milieu de la cour nord, elle approche d'un banc vert tout écaillé qui, au désespoir des tondues de l'Association, s'encombre du feuillage d'une espèce buissonnante plantée trop près ; c'est en cet endroit, à cet instant précis, qu'a lieu la fâcheuse rencontre.

D'abord l'Ahuntsicoise s'alarme d'un bruit insolite provenant du buisson ; elle s'arrête net, la fleur, et scrute les abords du dôme lumineux en demandant « qui est là ? » Elle entre tout de suite dans cette peur qui annonce souvent les incidents déterminants d'une vie ; en se figeant plutôt que de fuir, elle s'engage sans le savoir, comme prématurément, dans l'épouvante de ce qui va suivre.

Je ne saurais dire qui elle voit en premier surgir de l'ombre ; je sais seulement que la vue du Prince, subitement maladroit, bruyant, et qui se dégage de l'obscurité tout juste à sa hauteur, telle une épiphanie redoutable, la plonge tout de suite dans un véritable affolement ! Le regard du Prince aboli n'est qu'amour, mais celui de la danseuse, qu'il rencontre pour la première fois de si près, montre un mélange d'aversion et de haine ; elle est terrorisée par cet être au crâne ensanglanté, et si mal accouturé ! tandis que lui, dans son innocence acharnée, paraît tout confit de dévotion. Chacun de ses gestes, à elle, condamne ce grand amour qui lui serait pourtant si nécessaire, à lui ; sans doute lui serait-il indispensable à elle aussi, qui sait ? La fonction des acteurs, ici, échappe tout entier à l'Ahuntsicoise ; elle perçoit le Prince comme un maniaque qui en veut à sa vertu et me considère, moi, toujours accroché au buisson, comme son sauveur ! Il n'y a aucun gré à savoir à ce monstre, pense-t-elle, même si avec d'autres mots ; et elle se rabat sur moi en exigeant mon intervention, elle dit plutôt ma « protection » ! Au seul aspect physique du Prince à la tour abolie, si vite reçu en objet d'aversion, elle a cru déceler une âme malsaine, morbide, plus en contradiction avec la sienne propre que la mienne, dans laquelle elle n'a pourtant jamais reconnu, en d'autres circonstances, au-

cune compatibilité ; enfin si près de son souffle ! je ne fais rien pour empêcher cette mésinterprétation.

L'esprit brusquement troublé, sans doute, de voir la belle au foulard ardoisé par la nuit se porter du côté de celui qu'il croit avoir entraperçu, au cours des dernières nuits, dans la pénombre de la cour, épiant l'Ahuntsicoise, affolé presque de la savoir appuyée au bras de celui contre qui il est sorti la défendre, de celui qui s'apprêtait à l'assaillir, pense-t-il, à la pousser derrière le buisson et à forcer ses résistances, le Prince, ogive ensanglantée, charge l'ennemi, tête première, en rugissant comme une bête épouvantée ; il fonce en avant pour me détruire, l'obstiné ! Or, contre toute attente, c'est la danseuse bleuisante, agile et forte, qui, d'une poussée providentielle, m'écarte de la route de l'enragé ; transaction déconcertante avec la matière, le Prince s'en va sur le banc heurter violemment l'emplacement de son ombre ! Sous le choc, ses jumelles se fracassent ; et en même temps, son crâne... et son aveugle certitude dans les choses du monde, et de l'amour. Il tourne vers l'Ahuntsicoise un regard désespéré, comme s'il n'allait plus la revoir jamais ; elle détourne la tête afin de ne plus apercevoir la bête. Les regards de la serveuse, ici, me sont destinés ; on dirait des fenêtres aux rideaux tirés !

Il garde à la main, le Prince, ses jumelles crevées, souillées de son sang ; on le dirait retenu captif au fond de sa chair angoissée ! Sur le coup de l'émotion, il lance des mots à la volée, des bouts de phrases incompréhensibles qui se donnent comme des fantômes d'idées mortes en lui au cours des dernières secondes ; puis il touche la réalité de si près ! qu'il en reperd délibérément la parole. Il a le nom de la belle dans la bouche ; il le ravale pour ne pas l'entacher davantage.

Bientôt, elle tourne sur elle-même, l'Ahuntsicoise, et m'emmène avec elle, oui vraiment ! sans se soucier davantage du Prince à la tour abolie qui, en équilibre instable sur son banc, se vide de son sang ; elle s'est dégagée de la griffe du Prince, vive et preste comme un oiseau échappé d'un piège de capture, avec l'appât dans le bec. Presque instantanément, elle redevient, par effet de beauté, parfaitement inaccessible à

l'esprit, imperméable à l'ordinaire regard, aussi inabordable et impénétrable qu'avant ; je me sens, enfin auprès d'elle ! diminué jusqu'à l'anéantissement ! Empêchée, de toute évidence par caractère, de se prêter à des relations subtiles, elle me pousse, comme par distraction, à l'accompagner jusque chez elle ; l'esprit compliqué d'un nouvel accablement imposé par l'image indélébile du Prince sur son banc, je refoule momentanément la crainte que sa fréquentation m'inspire... et je me tiens, pour la soutenir — ou pour réparer ma propre allure ? — au plus près de sa démarche, apparemment un peu engourdie mais toujours ondulante !



Depuis qu'il a repris conscience, à l'hôpital, et qu'on le questionne, le Prince n'en finit pas de garder le silence ; pour quelque raison inexplicable, il paraît évoluer en dehors de l'entendement collectif. Le jour suivant l'incident, hier donc, je me dévorais de toutes les peurs à l'idée de ce qu'il allait raconter ; aujourd'hui, je me demande seulement comment il se fait que les autres se soient persuadés, comment ils ont pu se tromper, comme l'Ahuntsicoise elle-même, au point de se convaincre que c'est lui qui voulait l'assaillir... et moi la sauver ! Au fond, je n'ai pas tellement de regrets, dans cette histoire, sinon peut-être celui de n'avoir pas su développer, en ces lignes, un imaginaire qui me tienne mieux à l'écart de l'anecdotique ; le regret des choses que j'aurais pu écrire à leur intention, à elle, à lui... même s'ils ne peuvent plus me lire !

L'autre nuit, j'ai connu de près les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée, et le baiser de la Reine ; le ténébreux, le veuf, l'inconsolé n'aura entendu que les silences de l'oublieuse personne au foulard, entrevu que ses moues se figeant en grimaces. La grande ambition des femmes, dit quelque part Molière, je dirais la grande ambition des êtres est d'inspirer l'amour ; cela n'aura pas été donné au Prince aboli. Ni à moi, je sais ; car je devine, ma fleur, que dans ton humeur légère et

changeuse tu n'as jamais fait porter ton amour plus loin que... l'amour lui-même !



La nuit passée, je m'en suis allé attendre, dans le buisson, qu'une autre amoureuse, la vraie, la seule, toi toujours ! passe dans la cloche enluminée ; elle n'est pas venue, tu n'es pas venue. Elle n'existe pas ; tu n'existes plus ! Comme cette mère, la mienne, trop vite en allée, et avec laquelle tu as, j'en jurerais, un rapport de figure peu ordinaire ; ah ! cette pensée cruelle de n'avoir pas été, de ne pas être aimé, d'avoir vécu des instants sans nombre après elle, avant toi, hors de vous ! Mais ne te tourmente pas pour moi, ma création d'amour, si diaphane, si éphémère ! dans ton sommeil immobile et glacé, je m'en vais de ce pas, pour vous rejoindre, par une lanière accrocher mon cou au réverbère ; je veux avancer vers vous dans ce que la nuit montre de plus lumineux.

Penses-tu comme moi, ici, ma fleur de nuit éclose à la pâle clarté de lune, à la mort du poète ; te souviens-tu de ce jour-là, dans l'amphithéâtre, quand nos regards se sont trouvés pour la première fois croisés ? Non, c'est vrai, tu me l'avouais, l'autre soir, cet événement, pour moi si attendu, ne s'était logé dans aucun coin de ton souvenir ; tu n'avais conservé nulle image de moi, qui ne choisisais pourtant jamais que les cours auxquels tu t'inscrivais, qui m'assoyais le plus souvent dans le nuage d'arômes de tes parfums ! Et tu n'avais gardé qu'un souvenir bien approximatif du poète, disais-tu, froide et contrainte ; rappelle-toi, pourtant, j'étais là, tout à côté, enfin... juste là, un peu en arrière... Ce jour-là, il n'y a pas trois saisons de ça, le prof de « Roman du dix-neuvième siècle » nous rapportait la phrase de l'ultime billet envoyé par le poète à sa tante, la veille de sa mort ; mais peut-être étais-tu trop somnolente, aux cours du matin, à cause de ces nuits passées au club... à danser !

Je m'en vais maintenant dans la cloche, mon étoile en allée, ma si belle défunte, si rose de visage, si blonde ! avec le

foulard que j'ai dénoué de ton cou, et qui est long comme l'étendue de la mort et doux et bleu comme ton appel ; je serai avec toi dès l'aube, et nous respirerons ensemble l'air pur des solitudes, « ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera blanche et noire ».

Montréal, mars-avril 1986